

## La politique de l'acteur

### *Jack Reacher*, États-Unis, 2012, 2 h 10

Sylvain Lavallée

---

Numéro 283, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68715ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Lavallée, S. (2013). Compte rendu de [La politique de l'acteur / *Jack Reacher*, États-Unis, 2012, 2 h 10]. *Séquences*, (283), 50-50.

## Jack Reacher

### La politique de l'acteur

«A Tom Cruise Production, with Tom Cruise», le générique d'ouverture de **Jack Reacher** ne laisse aucun doute : il s'agit d'un film par et pour Tom Cruise. Voilà sans doute le seul angle d'approche intéressant, révélateur de la faillite de l'ensemble : cette politique de l'acteur que le cinéma hollywoodien récent ne sait plus comment honorer.

Sylvain Lavalée

Tom Cruise est encore aujourd'hui associé à ses premiers rôles des années 1980, pourtant il tentait dès le milieu des années 1990 de se défaire de son image de *playboy* impétueux. D'abord avec Kubrick (*Eyes Wide Shut*), où il renversait carrément son image en jouant un médecin incapable de réaliser ses fantasmes sexuels. Ensuite, il interpréta des personnages victimes de malentendus sur leur identité dans *Mission Impossible* ou *Minority Report*. Il incarna aussi des personnages multipliant les masques et les déformations (dans les mêmes films et le Kubrick), ou encore tentant de mettre fin à leurs comportements irresponsables passés pour tenter de renouer (en vain, ou trop tard) des liens familiaux dissous (*War of the Worlds*, *Magnolia*). Comme Cruise lui-même qui tentait de mettre l'image de *Top Gun* derrière lui. Bref, Tom Cruise fait tout pour montrer qu'il n'est pas Tom Cruise, créant consciemment des liens profonds entre ses rôles.

Bien que moins significatifs, peut-être parce que, sauf exception, les films sont beaucoup moins réussis, les derniers rôles de Cruise continuent ce travail d'auteur, jusque dans *Rock of Ages*, où il nous renvoie à l'absurde son image de super-vedette aux croyances ésotériques. Il demande explicitement aux médias, par le biais de son personnage, de le laisser vivre en paix sa peine amoureuse récente. De même, on comprend aisément ce qui a pu attirer Cruise dans le rôle-titre de *Jack Reacher*, puisqu'il amalgame plusieurs traits de ses personnages passés : hyper-confiant, ultra-compétent, séduisant. Au premier abord, le rôle semble fait sur mesure pour un Cruise que nous n'avions pas vu depuis les années 1980. En fait, le passé mystérieux de ce Jack Reacher, sorte de fantôme justicier s'octroyant le droit de vie ou de mort aux criminels qu'il pourchasse, place ce personnage plus près des rôles récents de Cruise avec, derrière le charisme, la même violence – imprévisible mais professionnelle – que dans *Collateral*, même si cette fois elle est mise au service de la justice. Toutefois, ces aspects conférant une certaine ambiguïté au personnage sont tellement peu exploités par la mise en scène qu'ils en deviennent rapidement négligeables. Alors, comme son personnage, Cruise lui aussi ne demeure qu'une apparition à l'image, sans texture, sans individualité.

Choisir un acteur pour un rôle suggère d'emblée une perspective sur le personnage, ce que le réalisateur de *Jack Reacher*, Christopher McQuarrie (*The Way of the Gun*), ne semble pas avoir compris, ne profitant pas du tout de sa vedette pour creuser son protagoniste (la faute repose aussi sur Cruise, trop confortable peut-être dans un rôle qu'il ne connaît que trop bien). Même constat pour le casting inusité de Werner Herzog dans le rôle du méchant de service. Le personnage interprété par

l'éminent cinéaste allemand raconte à un moment son souvenir, vrai ou faux, de sa survivance sanglante dans les goulags, récit qui n'est pas sans rappeler certains de ses personnages flirtant sciemment avec la mort dans des conditions de survie extrêmes. Mais le lien n'apporte rien de plus au film, sinon une redondance de ce qui est déjà à l'écran, ou encore un clin d'œil de connivence au cinéphile aguerrri. Au-delà du cabotinage sympathique d'Herzog, il ne reste qu'une figure ennuyeuse de vilain qui n'arrive jamais à être vraiment menaçante tant le rôle est relégué à l'arrière-plan.



Une sorte de fantôme justicier

Ainsi, comme pour ses acteurs, tout le film ne dépasse jamais un travail de surface, comme s'il n'était pas conscient des potentialités qui s'y cachent. D'une ouverture prometteuse, ou à tout le moins intrigante (le meurtre apparemment aléatoire de plusieurs personnes par un tireur d'élite), le récit évacue rapidement cet aspect irrationnel paranoïaque pour tomber dans un conspirationnisme cynique banal. En bon film noir, *Jack Reacher* présente la vision d'un monde en décrépitude, mais en l'absence d'un point de vue quelconque sur ce qui est montré. Il ne reste que l'impression de se complaire vainement dans le glauque et le sordide, le film se montrant pratiquement méprisant envers certains personnages secondaires, trop imbéciles pour se sortir de leur misère. Il ne reste alors qu'une superbe poursuite en voitures qu'il faut bien souligner car elles sont rarement aussi réussies; mince plaisir au sein de la vacuité.

■ **Origine :** États-Unis – **Année :** 2012 – **Durée :** 2 h 10 – **Réal. :** Christopher McQuarrie – **Scén. :** Christopher McQuarrie, d'après le livre *One Shot* de Lee Child – **Images :** Caleb Deschanel – **Mont. :** Kevin Stitt – **Mus. :** Joe Kraemer – **Son :** Alan Rankin – **Dir. art. :** James D. Bissell – **Cost. :** Susan Matheson – **Int. :** Tom Cruise (Jack Reacher), Rosamund Pike (Helen), Richard Jenkins (Rodin), David Oyewolo (Emerson), Werner Herzog (The Zec) – **Prod. :** Tom Cruise, David Ellison, Dana Goldberg, Paula Wagner – **Dist. / Contact :** Paramount.